

# CERCLE D'ETUDES CINEMATOGRAPHIQUES

Saison 2016-2017 – Quand la beauté éclaire l'opacité du monde

## LE QUATUOR

de Yaron Zilberman – Etats-Unis, 2012

### Générique

Scénario : Yaron Zilberman et Christopher Ford. Montage : Yuval Shar. Musique : Angelo Badalamenti. Photographie : Frederick Elmes. Interprètes : Philip Seymour Hoffman, Catherine Keener, Christopher Walken, Imogen Poots, Wallace Shawn, Mark Ivanir.

### Réalisateur

Yaron Zilberman est né à Haïfa en 1966. Il vit à New York City avec sa femme, Tamar Sela. Il est diplômé en physique du Massachusetts Institute of Technology (MIT). Il tâtonne quant à sa future carrière, tout en souhaitant s'exprimer dans un contexte artistique. C'est alors qu'un ami lui demande de l'aider à réaliser un documentaire. C'est le déclic : ce sera le cinéma. Metteur en scène, scénariste et producteur, outre *Le Quatuor*. Il est l'auteur de *Watermarks* (2004), un documentaire dans lequel Zilberman retrouve, soixante-cinq ans après les événements, sept nageuses exilées ayant appartenu au célèbre club de natation viennois de l'Hakoah, dissous par les nazis lors de l'Anschluss, alors que ces sportives juives dominaient les compétitions nationales autrichiennes.

### Script

Juliette (alto), Robert, son mari (second violon), et Daniel, (premier violon), sont réunis chez Peter (violoncelliste) pour répéter avant leur prochaine saison. Au programme, notamment, le quatorzième quatuor, en do dièse mineur, *opus* 131, de Beethoven, œuvre en sept mouvements à jouer – selon les indications du compositeur – sans pause. Les artistes forment le quatuor *La Fugue*, fondé par Daniel, voilà vingt-cinq ans. Mais Peter, qui semble avoir quelques difficultés inhabituelles d'exécution, demande à interrompre la répétition. Il apprendra qu'il souffre des premières atteintes de la maladie de Parkinson.

### Commentaires

Une histoire simple et forte à la fois, des acteurs impeccables... et de la belle musique. Les thèmes abordés par cette histoire (les sentiments confrontés à l'usure du temps, les amours clandestines, les désillusions, la maladie, l'espoir) ne sont pas nouveaux loin de là. Mais le récit et l'interprétation sont d'une telle délicatesse qu'on s'y plonge très rapidement. Nous vibrons comme les cordes de leurs violons devant ces musiciens, amis et collègues de trente ans, pour lesquels une page majeure est en train de se tourner. Contenant plus de musique et de regards que de grandes tirades, ce film très réussi nous emmène dans une histoire simple mais très émouvante, où l'espoir se heurte à la réalité, sans jamais complètement disparaître.

Philippe Thonney, in *Ciné-Feuilles* No 684

Ils sont quatre et forment le quatuor *La Fugue*, mais surtout une petite famille, unie depuis vingt-cinq ans. Ces quatre voix vont-elles parvenir à rester au diapason alors que la vie les met à rude épreuve ? Nos musiciens répètent l'opus 131 de Beethoven, qu'il faut jouer « *attacca* », c'est-à-dire sans s'arrêter, alors même que les instruments se désaccordent. Comme dans la vie, il faut continuer malgré tout, et trouver l'harmonie même quand le temps passe et nous use, il faut s'écouter, alors que l'on est « *out of tune* », désaccordé. Zilberman a construit son scénario comme une partition, avec beaucoup d'intelligence, filant parfaitement le questionnement sur les liens entre musique et vie.

I. B. in *L'Annuel du cinéma* 2014

Qui n'aurait envie de voir quatre excellents acteurs incarner les membres d'un quatuor jouant un chef d'œuvre de Beethoven ? Pendant une demi-heure environ, l'illusion fonctionne. Les personnages chuchotent à merveille, le dialogue sonne juste, New York sous la neige est resplendissante. Puis tout dérape : le pathos inonde le récit comme dans un soap de luxe, la partition néoclassique de Badalamenti alterne sans vergogne avec l'opus 131, et la mise en scène se banalise. A elle seule, la vie quotidienne d'un quatuor à cordes pourrait s'avérer plus palpitante que le dernier James Bond, mais le réalisateur n'a pas assez confiance en son sujet.

Y. T. in *Positif*

### **Propos du réalisateur**

Mon idée de départ était d'écrire un drame familial, d'évoquer les relations entre les membres d'une famille mais dans le contexte d'un quatuor à cordes. Et puis la dynamique des quatuors à cordes en général me fascine. Je savais que je voulais structurer mon film comme un quatuor. L'opus 131 – en plus d'être en soi un véritable chef d'œuvre – a de fascinant la spécificité de sa forme. Il y a sept et non quatre mouvements et, surtout, ils doivent être interprétés sans aucune pause ou interruption. Et puis ses sept mouvements sont comme des mini-drames. Ils ressemblent assez aux cycles de la vie, débutant même avant la naissance et se concluant évidemment avec la mort...

Quant à la raison de cette indication de Beethoven de jouer l'opus 131 *attacca*, d'une traite donc, c'est en partie mystérieux. Beethoven voulait-il torturer les musiciens ? Pousser leur virtuosité dans les pires retranchements ? Ou était-ce juste une manière de décrire le fil de la vie en général ? Je pense que ce dernier aspect est sans doute la raison majeure. D'autant plus que l'œuvre date de la fin de sa vie. Bref, tout ça m'a poussé à choisir cet opus pour mon film. Et puis en tant que grand amateur de musique de chambre, c'est tout simplement une œuvre magistrale.

Je connais des artistes formant un quatuor à cordes, qui jouent ensemble depuis plus de dix ans. Et je sais qu'il y a de nombreux problèmes, c'est forcé qu'il y ait des problèmes, et c'est une partie de ce que cette histoire raconte. Se désaccorder n'est pas chose étrange, vous accordez votre instrument et après un certain temps, il se désaccorde. Les relations humaines, c'est exactement la même chose. Vous partez avec une vision commune, ensuite le temps passe et chacun s'en va dans une certaine direction, et la distance s'agrandit. Alors ou bien vous arrivez à sans cesse réduire cette distance, à ramener les choses encore et encore, ou bien c'est la rupture.